

Rougemont, Michel Nicolas Balisson
de
Ils sont sauves!

ILS SONT SAUVÉS!

OU

LES MINEURS DE BEAUJONC,

Fait historique, en deux Actes, et en Vaudevilles.



EXTRAIT DE LA RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DANS L'EXPLOITATION

DES MINES DE BEAUJONC,

PRÈS DE LIÉGE.

Le vendredi, 28 février dernier, vers dix heures et demie du matin, l'exploitation de mine de houille, située commune d'Ans, près de la route de Bruxelles, à deux kilomètres de Liége, fut inondée par l'effort des eaux, qui pénétrèrent à l'un des côtés du serrement (1) fait à la veine du Rosier du bure (2) Triquenote, qui est situé à 140 mètres de celui de Beaujonc.

L'eau venant de la veine du Rosier, arrivait sur celle du Pestay, et de celle-ci tombait, par le bure Beaujonc, dans celle du Marais que l'on exploitait dans ce moment, et où il y avait 126 ouvriers. La chûte d'eau était donc de 78 mètres, distance entre les deux veines (3).

Au moment que le panier rempli de houille était enlevé, Mathieu Labeye, ouvrier chargeur, s'aperçut que l'eau tombait dans le bure, dont la profondeur est de 170 mètres. Ses camarades crurent un instant que les tuyaux de la pompe à vapeur étaient engorgés, et que l'eau n'arrivant point au jour, tombait dans le bure.

---

(1) Serrement est une sorte de digue en bois pour contenir les masses d'eau qui se trouvent entre deux terres, particulièrement dans les veines qui ont déjà été exploitées.

(2) Bure est un grand puits carré-long, dont les angles sont ordinairement arrondis.

(3) Les veines sont plus ou moins épaisses, ainsi que leurs distances entre elles, elles sont sur un plan horizontal, incliné d'un tiers par mètre.

Cependant Labeye envoya Mathieu Lardinois pour avertir le maître ouvrier, Hubert Goffin, qui était dans une taille (1), à 500 mètres de distance. Celui-ci arrivant promptement, et reconnaissant bientôt que les chargeurs se trompaient et que le danger était réel, son premier soin fut d'envoyer chercher son fils, Mathieu Goffin, âgé de douze ans.

Personne n'était encore remonté; l'eau était peu considérable; Goffin pouvait échapper au danger; il avait même une jambe dans le panier; son fils est auprès de lui, lorsqu'il s'écrie : « *Si je* » *monte mes ouvriers périront; je veux sortir le dernier, les sau-* » *ver tous ou mourir!* » Il dit, s'élance, met à sa place Nicolas Riga, aveugle; le panier s'élève rapidement; mais, suspendu à deux des quatre chaînes qui le soutiennent, il est sur le côté : quelques ouvriers ne pouvant se soutenir dans cette position, tombent dans l'eau et en sont retirés par Goffin et son fils, qui ne les quittent pas.

Le panier redescend; il arrive pour la seconde fois; les ouvriers se pressent, s'entassent; mais la chûte d'un coup d'eau en précipite une partie; le brave Goffin, son fils, et Jean Bernard sont encore là pour sauver ceux que l'eau même, déjà assez élevée, avoit garantis.

Le panier revient pour la troisième fois, les chevaux du manège sont lancés, leur course est rapide; les ouvriers n'ont qu'un instant pour saisir la machine qui doit les enlever; Goffin voit le danger; les imprudens ne l'écoutent plus; ils s'accrochent, remontent; la plupart retombent et périssent dans le bure, plus profond de deux mètres que le lieu du chargement, où l'eau était déjà parvenu à la hauteur de la poitrine.

Il n'y avait donc plus un moment à perdre; le salut par le bure devenait impraticable, l'eau allait atteindre le toit des galeries; Goffin conserve le jugement. Le dévouement de ce père de de sept enfans en bas âge, avait électrisé Nicolas Bertrand, Mathieu Labeye et Melchior Clavix qui, ayant pu remonter, étaient restés auprès de lui. Il avait ordonné au premier (Nicolas Bertrand) de faire une ouverture au bure d'airage (2), afin que les ouvriers venant de l'aval (3) pussent tourner autour du bure

(1) Taille ou tranchée dans la veine, ou couche.

(2) Puits aussi profond que le bure principal, et d'une cheminée ronde qui s'élève depuis 8 jusqu'à 20 mètres. On y entretient du feu dans une cage de fer suspendue.

(3) *Aval*, partie basse.

et passer à travers celle d'airage pour gagner les montées (1); tout autre moyen d'échapper à la mort étant impossible.

Les ouvriers et les enfans étant rassemblés, Goffin répète plusieurs fois : « Lambert Colson ne nous abandonnera pas ; marchons » vers la roisse (2), nous irons sur montées ; il saura où nous » serons ; et si nous ne pouvons sortir d'ici par Beaujonc nous » sortirons par Mamonster. »

Que l'on se figure l'état de ces malheureux, enfouis dans les entrailles de la terre, à 170 mètres de profondeur ; rassemblés dans un petit espace ; privés d'alimens et presque d'air vital ; n'ayant qu'un espoir vague, et craignant cependant encore d'être submergés par les eaux qui augmentaient à vue d'œil ! L'imagination ne va pas au-delà ; elle s'effraie même de l'espace immense qui les sépare du reste des hommes : ah ! sans doute, il ne fut jamais de positions plus désespérante ! Ici la réflexion est un supplice : plus d'espérances, plus d'illusions, plus d'avenir, plus de lendemain ; car la faible lumière qui les éclaire encore, va bientôt, en s'éteignant, les priver du moyen de diriger leurs travaux.

Informés du malheur affreux que nous venons de retracer, MM. Mathieu, ingénieur en chef des mines, et Migneron, ingénieur ordinaire, se transportèrent sur les lieux. Déjà les femmes et les enfans faisaient retentir l'air de leurs cris lamentables, et c'est au milieu de ce théâtre de désolation, que des ordres sont donnés pour faire arriver tous les secours nécessaires.

L'eau qui s'est élevée progressivement jusqu'à 24 mètres au-dessus du niveau du bure, était dans ce moment de 13 mètres. Il n'y avait donc aucun espoir de salut par Beaujonc ; il était impossible d'enlever, en peu de temps, cette quantité immense d'eau toujours croissante. L'inondation pouvait même atteindre les parties les plus élevées des montées, ou du moins resserrer les ouvriers dans un si petit espace, qu'ils fussent entièrement privés d'air et suffoqués.

Maîtriser les eaux pour ne pas rendre infructueux les travaux, qu'à la seule inspection des lieux, MM. les Ingénieurs des mines et le sieur Lambert Colson conviennent d'entreprendre dans le bure de Mamonster, éloigné de 175 mètres de celui de Beaujonc, est notre premier soin. Aussitôt on ajoute à la pompe à feu (3) les

---

(1) Galerie en montans.

(2) *Roisse*, galerie qui coupe obliquement les montées.

(3) La pompe à feu a une course de 2 mètres, et le diamètre est de 2 décimètres 9 centimètres 9 millimètres ; elle donne au moins 12 impulsions par minute.

Nous ne nous dissimulons pas que la machine à molette est d'un bien faible secours dans ces occasions extraordinaires. Quelques tonnes d'eau de moins,

efforts de la machine à molette; les maîtres des fosses sont avertis ils offrent leurs secours; cent chevaux arrivent; tout est en mouvement, et l'on est sûr d'enlever plus de 6000 mètres cubes d'eau en 24 heures.

Quelques heures suffisent : cette heureuse audace ayant avancé le moment des travaux, l'un s'oriente; M. l'ingénieur Migneron et Lambert Colson sont à la tête des ouvriers, on ouvre une taille dans la veine qui a moins d'un mètre d'épaisseur, et on se dirige sur le n°. 28r. de la boussole.

Deux ouvriers seulement, couchés sur le côté, peuvent travailler dans cet espace étroit : mais ils se succèdent au moindre affaiblissement de leurs forces, et chaque escouade de 20 hommes est relevée toutes les 4 heures.

La veine est dure; on ne pénètre que de deux mètres en trois heures; l'on frappe à coups redoublés : inutiles soins! nous ne sommes point entendus par les malheureux que nous voulons délivrer.

Il s'agit cependant de fixer leur attention, de les attirer sur la montée intérieure de Beaujonc, la plus voisine de la direction de nos travaux. En vain on fait jouer la mine, on tire des pétards : la nuit du vendredi et une partie du samedi 29 février, se passent sans espoir.

Dans cette situation les lumières sont inutiles; le zèle ne suffit pas; vaincre tous les obstacles ou succomber est notre dernière résolution.

Le mineur respirant à peine, dégoutant de sueur, ne peut faire usage du pic que pendant quelques minutes; un autre le remplace; les travaux avancent, et nous concevons l'espoir de desserrer dans la nuit.

Détail des faits qui se sont passés dans l'intérieur.

Nous avons laissé Goffin au milieu des mineurs qu'il a rassemblés près le bure d'airage, lorsque tout espoir de salut par le bure Beaujonc était enlevé.

Quelques ouvriers demeurèrent pour juger du progrès des eaux; les autres se portèrent sur l'amont pendage (1), où ils

---

sont peu importantes; mais il fallait rassurer le public en obéissant à son opinion : d'ailleurs les tonnes, en tombant dans l'eau, l'agitaient fortement et comprimaient l'air dont quelques globules pouvaient aller favoriser la respiration des hommes engloutis dans le bure. Si les tonnes, dont sept sont restées au fond, nous eussent manqué, nous nous proposions de faire jeter de grosses pierres pour produire le même effet. Nous avons appris depuis, de Goffin même, que le mouvement donné à l'eau leur avait été utile.

(1) Partie élevée et inclinée.

arrivèrent dans l'état le plus déplorable. Les enfans répandaient des ruisseaux de larmes; ils pressaient Goffin. « Cher maître, » lui disaient-ils, par où sortirons nous? Mon Dieu! se peut- » il que nous devions mourir si jeunes! » Goffin leur impose silence et les rassure en leur promettant qu'ils échapperont tous. Aussitôt il distribue son monde dans les différentes montées, depuis la quatrième jusqu'à la septième, se communiquant toutes par la roisse. Les mineurs les plus robustes et les plus courageux sont choisis, et il les mène à la septième montée, pour y entreprendre une chambrée et se frayer une issue, dans la persuasion où il était qu'on pouvait y desserrer aux travaux du bure de Mamonster.

Quoiqu'il ne fût pas possible d'employer plus de deux hommes pour ouvrir la tranchée, l'ouvrage avançait, parce que les ouvriers se relevaient successivement; les plus faibles transportaient la mine dans l'aval pendage; ils avaient déjà ouvert un chemin de vingt mètres de longueur en amont; ils espéraient être bientôt au milieu de leurs familles. Chaque coup de pic, en rendant un son plus grave, annonçait qu'on était pas éloigné du vide; mais quel fut leur désespoir, lorsqu'ils desserrèrent à d'anciens travaux du bure abandonné de Martin Wery, d'où il s'échappa avec un bruit horrible du *crouin* (air inflammable) qui leur aurait causé la mort, si Goffin n'eût subitement bouché la communication. Les ouvriers, frappés de stupeur, se laissent tomber sur le deille (1) de la veine; quelques-uns veulent néanmoins continuer les travaux dans le même lieu; Goffin s'y oppose et leur dit : « Lors- » que nous n'aurons plus d'espérance, je vous ramenerai ici, et » ce sera bientôt fini. »

Leur désespoir paraît être parvenu au comble; ils s'écrient tous que leur mort est inévitable; ils poussent des cris douloureux; les enfans demandent la bénédiction à leurs pères; ceux qui n'en ont point s'adressent à Goffin et le supplient à genoux de la leur donner. Les hommes expriment leurs regrets sur le sort de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs pères; tous gémissent, se désespèrent, et demandent à leur chef ce qu'ils vont devenir.

Ce brave, qui ne cessa jamais de les encourager, leur annonce qu'il y a des ressources à la cinquième montée, et veut les y conduire; aucun ne se lève et ne répond; ils jettent de nouveaux cris et semblent se refuser à entreprendre de nouveaux travaux. « Allons, s'écrie alors Goffin, puisque vous refusez d'obéir, mou- » rons. » Il prend son fils dans ses bras, ses plus fidèles amis l'environnent; ils se placent à ses côtés. « Ils veulent montrer à

(1) Mur de la veine sur lequel elle repose.

» ceux qui trouveront leurs cadavres, qu'ils lui ont témoigné leur » attachement jusqu'au dernier moment. » Ils s'embrassent réciproquement; ils adressent leurs vœux au Tout Puissant.

Mais, ô prodige de courage! un être faible, un enfant qui semble inspiré, (1) se lève et leur dit à haute voix et d'un ton rassurant. « Vous faites comme des enfans; suivez les ordres de » mon père : il faut travailler et prouver à ceux qui nous survi- » vront, que nous avons eu du courage jusqu'à la mort : mon » père ne vous a-t-il pas dit que Lambert Colson ne nous aban- » donnerait pas? » Il fait un pas en avant; et tous, comme frappés d'une inspiration soudaine, renaissent à la confiance, se lèvent aussi, suivent Goffin le père et vont entreprendre une tranchée à la cinquième montée. Là, à peine arrivés, ô bonheur inexprimable! un bruit étranger frappe leurs oreilles; bientôt ils reconnaissent qu'on travaille à leur délivrance, et leur espoir augmente d'autant plus qu'ils distinguent les différens travaux du mineur : haver (2), couper et hatter la veine, sonder et jouer la mine.

A cette époque, suivant nos calculs, ils devaient être à samedi soir; ainsi il y avait déjà plus de 36 heures que ces infortunés étaient descendus dans le bure Beaujonc. Epuisés de fatigue, tant par les peines qu'ils s'étaient données à la 7e. montée que par les travaux qu'ils avaient déjà faits au moment de l'éruption des eaux, ils refusèrent encore de travailler, en disant : « Qu'ils » aimaient autant mourir d'une manière que de l'autre. »

Dans cette extrémité, « le courageux Goffin les traite de lâches, » il leur déclare qu'il va hâter sa mort et leur enlever tout espoir » en se noyant avec son fils qu'il avait saisi. » Tous se jettent audevant de lui et promettent de nouveau de lui obéir.

Mais l'air ne contient plus assez d'oxigène; les deux chandelles qui éclairent les travailleurs s'éteignent d'elles-mêmes; une troisième, mise en réserve dans la roisse, et qui est pour eux le feu sacré, est renversée au même moment par accident.

Dès-lors une profonde obscurité détruit le peu de courage qui avait ranimé les ouvriers, et pour la troisième fois ils cessent leurs travaux.

Le brave Goffin se désespère, « il saisit le premier qui tombe

---

(1) Mathieu Goffin, digne fils du maître mineur, âgé de douze ans, et auquel on n'en donnerait pas dix; il est d'une petite taille, et il a les os du tibia arqués comme la plupart des houilleurs qui ont commencé à travailler trop jeunes.

(2) *Haver*, c'est détacher la veine de son lit.
Couper, détacher la veine de chaque côté pour enlever un bloc ou quartier.
Hatter, c'est détacher la houille du toit, l'on se sert de coins en fer.

» sous sa main; quoique sans armes, il menace de poignarder
» celui qui refusera de travailler, et le reconduit ainsi à l'ouvrage
» au milieu des ténèbres. » Lui-même donne toujours l'exemple :
ses mains désaccoutumées à se servir du pic sont ensanglantées ;
son digne fils Mathieu, ce héros-enfant vient fréquemment lui
tâter le pouls, et lui dit : *Courage, père ! lui va bien.* (1)

« Dans ces angoisses mortelles, les uns promettent de faire des
» neuvaines, les autres des pèlerinages nuds pieds ; deux jeunes
» orphelins, âgés de 12 et 14 ans, se flattent qu'ils ne périront
» pas, *parce que leur père qui est au ciel prie pour eux ;* l'un
» d'eux offre à son frère un morceau de pain ; celui-ci le refuse
» et le donne à un autre enfant, qui le dévore aussitôt. »

Mathieu Goffin ne pleure point ; cet enfant n'est occupé que
de sa mère, de ses sœurs, de ses petits frères : « Père, il n'y
» a que vous et moi qui gagnions de l'argent, comment vivront-
» ils ? ils demanderont donc l'aumône ? Cher père, je sais que
» vous avez caché de l'argent dans notre étable à vaches; com-
» ment ma mère pourra-t-elle le trouver ? — Et toi, mon fils,
» où as-tu caché le tien ? — Moi, je n'ai qu'un petit écu, c'est
» ma sœur qui l'a. »

Deux ouvriers se disputant sont au moment de se battre :
« Laissons-les faire, disent les autres, si l'un d'eux est tué, il
» pourra nous servir de nourriture. » Ce propos mit fin à leur
querelle. Quelques-uns mangèrent les chandelles qu'ils avaient
cachées; d'autres burent leur urine préférablement à l'eau qui
était extrêmement mauvaise.

Nicolas Bertrand, Mathieu Labeye et Melchior Clavix, ces
hommes courageux qui avaient suivi volontairement leur brave
chef, répétaient souvent : « Cher Goffin, il faut bien aimer un
» homme, pour aller chercher la mort avec lui plutôt que de
» l'abandonner. » Un autre lui adressait des reproches : « Si vous
» ne m'eussiez appelé, peut-être que j'aurais pu monter au qua-
» trième panier. »

C'est ainsi que l'homme le plus généreux était doublement
tourmenté.

Cependant, telle est la mobilité de l'imagination, qu'à l'idée
de la mort la plus affreuse succède une scène comique.

L'un de ces infortunés envoyés à la tranchée, se plaint, en y
entrant pour la première fois, de la chaleur excessive qu'il ne
peut supporter, faisant observer qu'il n'avait qu'un *trou* au *nez*.
Ses camarades éclatent de rire ; il est renvoyé et dispensé de tra-
vailler.

Cette sorte d'absence, cet oubli de tous les maux est de peu

(1) Locution liégeoise.

de durée ; le découragement renaît, le besoin de subsistance est impérieux pour ceux surtout qui ont peu travaillé, et qui naguères craignant d'être submergés, n'allaient au bord de l'eau que pour juger de son élévation ; en ce moment, privés de lumière, ils y vont en tâtonnant, dans l'espoir de trouver « le » corps d'un de leurs camarades, pour leur servir de nourriture, » lorsqu'ils seront a la dernière extrémité. »

Mais l'eau infecte est le seul aliment qu'ils rapportent aux travailleurs dans des calottes (1) et dans une espèce de vase qu'ils nomment *cohy* (2), et que quelques-uns appellent plaisamment *leur litre.*

Ceux-ci (les travailleurs) couverts de sueur, promettent à Goffin de n'humecter que leurs lèvres, et ils épuisent jusqu'à la dernière goutte sans se désaltérer. « Nous avons bu, disent-ils, » le sang de nos compagnons qui ont péri au chargeage. »

D'autres perdent le jugement ; « ils demandent le chemin pour » retourner chez eux ; ils se plaignent de ce qu'on veut les faire » périr en les laissant sans lumière et sans nourriture ; ils veulent » avoir de la salade et des choux ; ils donnent des preuves de folie, » s'emportent contre Goffin qui, sans cesse, cherche à les calmer, » en les assurant qu'il les reconduira bientôt et leur donnera tout » ce qu'ils demandent. »

Goffin, au dernier terme du malheur, s'occupe encore, avec une tendre sollicitude, de ses compagnons d'infortune ; il les appelle tous par leurs noms, et il espère que ceux qui ne répondent pas sont parvenus à remonter au jour : il parle surtout d'Antoine Hallet qui, ayant saisi la chaîne fixée à la cloche placée au-dessus du bure, avait le premier donné l'alarme. (Il ignorait encore que ce mineur avait été victime de sa générosité.) Etant d'une taille plus élevée que celle de ses camarades, et espérant avoir assez de temps pour remonter, il avait cédé le pas à ceux qui pouvaient être submergés avant lui.

Cinq jours et autant de nuits se sont écoulés dans cette situation horrible, et les malheureux n'ayant aucune idée de la durée du temps, croient être au lundi, et nous sommes au mercredi suivant ; tant il est vrai que si les momens sont longs en proportion de la douleur et de l'inquiétude plus vive et plus poignante que l'on éprouve, le temps passe avec rapidité en raison de la préoccupation de l'esprit.

Terminons enfin ce récit qui nous oppresse ; hâtons-nous de délivrer des malheureux qui nous inspirent tant d'intérêt.

---

(1) Forme de mauvais chapeau presque sans bord, dont les houilleurs se servent et sur laquelle ils assujétissent une chandelle avec de la terre glaise.

(2) *Cohy*, vase qui servait à contenir les chandelles.

Un passage est frayé sur une longueur de 47 mètres (1) à travers la veine qui n'a que 9 mètres d'épaisseur, et, par un bonheur inoui, toutes les déviations de la route primitivement treaée, se trouvent compensées; et nous arrivons par le 28e numéro de la boussole sur le prolongement de la première direction prise. Enfin, nous n'avons plus d'efforts à faire, tout est disposé pour les recevoir; ils nous entendent; chacun d'eux cherche à précéder son camarade; nous sommes au 4 mars, et midi vient de sonner; mais trop d'empressement peut occasionner une explosion, le mineur travaille dans l'obscurité, un dernier coup de pic détruit le dernier obstacle. L'air en se mettant en équilibre produit une détonation qui, bien que prévue, effraie et met en fuite une partie des travailleurs. L'ordre rétabli, nos infortunés houilleurs se traînent, ils s'introduisent et traversent le passage qui les conduit dans nos bras.

Cet évènement est annoncé à l'entrée du bure où se trouvent réunis, dans l'intérieur des bâtimens, un grand nombre de personnes distinguées. Cependant quelques momens de repos sont nécessaires pour accoutumer progressivement à l'air de l'atmosphère et à la lumière, des hommes qui sortent du tombeau. Tout est préparé encore depuis deux heures par les soins de madame la veuve Hardy; M. l'ingénieur en chef Mathieu et le docteur Ansiaux s'en sont assurés. Chaque ouvrier est enveloppé d'une couverture, et reçoit, dans le bure même, une tasse de bouillon et un peu de vin. Bientôt ils sont successivement mis dans le panier accompagnés de quatre hommes debout sur les bords des angles de cette machine. Nous les comptons plusieurs fois avec inquiétude; notre bonheur n'est pas complet; sur 91 individus que nous redemandons à la terre, 70 seulement (2), ainsi ramenés au jour, sont enveloppés d'une seconde couverture, et livrés aux soins généreux de MM. Loyens, Ansiaux, Autine, Thirion, Ramoux, et autres personnes de l'art qui étaient venues offrir leurs services.

Le brave Goffin et son fils arrivent les derniers avec l'ingénieur Migneron, qui était dans le bure depuis 24 heures, et qui s'est conduit avec un zèle digne des plus grands éloges.

Les acclamations retentissent, tous les yeux sont baignés de larmes; chaque spectateur croit retrouver un père, un fils. Ce

---

(1) Nous ignorons encore la longueur de la tranchée faite par les ouvriers de l'intérieur; ils l'évaluent à 14 mètres, ce qui ferait un total de 61 mètres.

(2) Dans le premier moment j'ai annoncé 71 hommes sauvés, mais j'ai vérifié depuis que l'on s'était mépris en mettant au nombre des victimes un enfant qui n'en faisait pas partie; sur 127 individus 35 sont remontés dans le premier moment, 22 se sont noyés, et 70 ont été sauvés.

mouvement de sensibilité qu'on ne saurait retracer, peut devenir funeste ; les femmes, les enfans des malheureux qui reviennent à la vie veulent pénétrer dans l'enceinte; ils grattent la terre, ils font des trous dans la cloison et jettent des pains, des fruits.

Tel est le récit fidèle des événemens qui ont excité un si grand intérêt dans toutes les classes de la société.

Les faits ont été recueillis avec un soin scrupuleux, ayant reçu les déclarations séparément de la plupart des ouvriers dont nous n'avons pu rendre que faiblement les expressions énergiques et les sentimens de vénération qu'ils portent à Goffin, pour cet homme aussi doux, aussi simple, aussi modeste qu'il est courageux.

Interrogé sur le motif qui a pu le déterminer à exposer ainsi sa femme et ses six enfans aux horreurs de la misère, il répond avec simplicité la larme à l'œil : « Si j'avais eu le malheur d'abandon-» ner mes ouvriers, je n'oserais plus voir le jour. »

(Extrait du Journal de Paris, du 5 Avril 1812.)

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi narrat spectator

Cette assertion de l'un des immortels législateurs du Parnasse, a reçu de fréquens démentis au théâtre. Un beau récit produit souvent beaucoup plus d'effet qu'on n'en obtiendrait de la catastrophe mise en tableau. La scène française en a offert un exemple. On s'avisa, dans le siècle dernier, de vouloir présenter en action le superbe récit d'Ulysse, qui forme le dénouement d'Iphigénie en Aulide.. Combien tout ce magnifique appareil théâtral parut inférieur aux vers de Racine!

Eh bon Dieu! où vais-je m'égarer? Citer Horace, Racine, Iphigénie, à propos d'une pièce des Variétés... Pourquoi pas? Cette pièce a fourni une nouvelle preuve, *si parva licet componere magnis*, qu'on pouvait rendre le spectateur témoin d'une action qui se passe hors du théâtre On n'y voit ni l'entrée de la houillière, ni l'intérieur des mines; cependant l'intérêt croît de

scène en scène; on passe tour-à-tour de la terreur à la pitié, de la pitié au désespoir, du désespoir à la joie, comme si l'on avait sous les yeux le tableau des dangers, des travaux, de l'agonie et de la délivrance des malheureux mineurs de Beaujonc. Les deux actes qui composent cette pièce se passent dans la maison d'Hubert Goffin, que les auteurs ont supposée toute voisine du *bure*.

Il y a de l'art à nous avoir d'abord présenté l'image la plus touchante du bonheur dont jouit dans son intérieur le vertueux Goffin, le plus tendre des époux et le meilleur des pères; c'est augmenter le prix du sacrifice qu'il fait à l'humanité, en exposant une vie qu'il avoit tant de raison de chérir.

Il arrive de ses travaux, affamé comme un homme qui a donné à ses ouvriers l'exemple du courage et de l'activité; il va jouir du seul bonheur qui semble réservé à l'artisan, celui de partager avec une famille chérie un souper frugal, préparé par l'amitié et assaisonné par l'appétit. Tout-à-coup on vient lui annoncer la nouvelle de l'inondation et du danger que courent les mineurs, il vole à leur secours, avec son fils, sans prendre même le tems de réparer des forces dont ils vont avoir un si grand besoin.

Les alarmes de toutes les familles, qui tremblent pour un être duquel dépend leur existence, les nouvelles successives qu'on leur apporte du progrès des travaux dont elles entendent le bruit, remplissent la scène jusqu'à l'instant où le jeune Mathieu Goffin, bientôt suivi de son père, vient rendre la joie à tous les cœurs brisés par le désespoir.

Les bénédictions de tous les malheureux qu'il a sauvés, deviennent sa première récompense. Le magistrat lui en promet une autre aussi glorieuse par la main qui la donne, que par l'action qui l'a méritée. Quoi! s'écrie modestement Goffin, à moi la croix d'honneur!

Cette honorable récompense
Est au-dessus de mes travaux;
Elle est le prix de la vaillance,
Et le salaire des héros.

MADAME GOFFIN LUI RÉPOND.

Ah! malgré cette modestie,
Tu mérites ce noble prix:
A vingt Français sauver la vie,
C'est l'ôter à cent ennemis.

Oserai-je le dire? on a pleuré aux Variétés! C'est une sorte de succès auquel ce théâtre n'est point accoutumé, à moins qu'on m'objecte que souvent on y pleure de rire. Bosquier-Gavaudan, Mmes. Baroyer, Elomire et Mlle. Pauline ont prouvé que leur talent pouvait se ployer à plus d'un genre.

MM. Brazier, Merle et Rougemont, nommés et applaudis comme auteurs de la pièce, doivent doublement se féliciter. Ils ont obtenu une réussite en faisant une bonne action La recette était consacrée au soulagement des victimes de l'inondation.

Il est rare qu'on puisse dire après une pièce nouvelle: il n'y a rien à rabattre ni du succès ni de la recette. Hier cela étoit vrai à la lettre.

Pas une seule entrée gratuite. Auteurs, acteurs, amis, abonnés, journalistes, tout le monde avoit payé, et plutôt deux fois qu'une; car un plat d'argent placé sur le bureau du contrôle, invitait la bienfaisance à se livrer à une arrière-pensée Le musicien qui a arrangé les airs, et surtout l'ouverture, a mérité qu'on s'informât de son nom: c'est M. Tourterelle. A.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HUBERT GOFFIN, Maître-Mineur	M. BOSQUIER-GAVAUDAN.
Mme. HUBERT GOFFIN, sa Femme	Mme. BAROYER.
MATHIEU GOFFIN, son Fils	Mlle. PAULINE.
BERTRAND, Mineur	M. FLEURY.
LA MÈRE BERTRAND, sa Femme	Mlle. ÉLOMIRE.
MADELEINE, sa Fille	Mlle. ALDÉGONDE.
LAMBERT, Mineur	M. LEFÈVRE.
TRANQUILLE, Marchand de Charbon	M. POTIER.
LE MAIRE	M. DUVAL.
OUVRIERS MINEURS.	
FEMMES D'OUVRIERS.	

La Scène se passe dans la Maison de Hubert Goffin, le 28 *Février* 1812.

Nota. Les Ouvriers Mineurs doivent être costumés avec un pantalon et une veste grise ou brune, une grosse chemise de toile écrue, une petite calotte de feutre, à bord très étroit, et ayant sur le devant une bobèche en bois, avec un bout de chandelle. Les Femmes doivent avoir le costume Flamand.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR *du Vaudeville de Haine aux femmes!*

Lorsque sur le front des Vertus,
La France place une guirlande,
Si vous dédaignez leur offrande,
Messieurs, les auteurs sont perdus.
Mais s'ils font passer dans votre âme
Les transports qu'ils ont éprouvés;
Si le sujet seul vous enflamme!
Ils sont sauvés! ils sont sauvés!

ILS SONT SAUVÉS!

OU

LES MINEURS DE BEAUJONC,

Fait historique, en deux Actes, et en Vaudevilles.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente l'intérieur d'une maison rustique ; une grande cheminée est sur un des côtés ; une table dans le fond.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, *seule.*

Allons, voilà le souper de M. Hubert en train ; ma dentelle est finie ; je puis me reposer en attendant le retour de madame Hubert. Ah! ce sont de bien braves gens. Tout le monde les estime ; les aime ; et leur fils, Mathieu, ah! c'est bien le plus joli petit garçon.....

Air : *Je t'aime tant.*

A voir combien je les chéris,
On me croirait déjà leur fille ;
L'amour que j'ressens pour le fils,
Retomb' sur toute la famille.
Depuis que j'ai donné mon cœur
A c't'enfant aussi doux qu'aimable,
L'père m'semble vingt fois meilleur,
La mer' cent fois plus estimable.

Comme un rien vous embellit une famille. A propos d'embellissement, j'oublie que Mathieu va venir, et ma cornette et mes

cheveux sont encore en désordre. (*Elle se regarde à un miroir. Mathieu arrive et la singe par derrière*).

SCENE II.

MADELEINE, MATHIEU.

MADELEINE, *l'aperçoit.*

Ah!

MATHIEU.

Je te connaissais bien étourdie, mais je ne te savais pas coquette.

MADELEINE.

Fi, Monsieur! que c'est vilain de surprendre son monde comme çà.

MATHIEU.

Fi! que c'est laid de passer son temps à se regarder.

AIR : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Ne sais tu pas que t'es jolie,
Que t'es faite pour tout charmer;
Ne sais-tu pas que pour la vie,
En te voyant, on doit t'aimer;
Les yeux fixés sur ton visage,
Je te le dis matin et soir :
T'as beau regarder ton miroir,
Il n't'en dira pas davantage.

MADELEINE.

Ce n'est pas ce que dit mon miroir qui m'afflige.

MATHIEU.

Je le crois.

MADELEINE.

Mais c'est tout ce qu'on dit chez nous à ton sujet.

MATHIEU.

A mon sujet.

MADELEINE.

D'abord quand je parle de toi, on dit que tu n'es qu'un enfant.

MATHIEU.

Je suis un enfant..... moi!

Air: *Ça n' devait pas finir comm'çà.*

Je te le demande vraiment,
Dis-moi si j'ai l'air d'un enfant; (*bis*)
Depuis deux ans à la houillière,
J'travaille à côté de mon père;
Et demande à chaque mineur,
Si je travaille avec ardeur;
On t'dira (*bis*)
Que, malgré mon jeune âge,
J'ons force et courage.

MADELEINE.

Ce n'est pas moi qui dis cela;
Je te trouve assez fort comm'çà.

MATHIEU.

C'est tout ce qu'ils disent, j'espère.

MADELEINE.

Ils disent encore que t'es trop petit pour te marier.

MATHIEU.

Moi, je suis trop petit!

Même air.

Viens te mettre à côté de moi,
Et r'gard'un peu; quand je m'tiens droit, (*bis*)
Ta taille à la mienne est pareille;
Nous s'rons tous les deux à merveille.
Avec un' p'tit' femme, vraiment,
N'faut pas qu'un mari soit trop grand;
Faut savoir, (*bis*)
Unir en ménage,
Mêm'taille et même âge.

MADELEINE.

Ce n'est pas moi qui dis cela;
Je te trouve assez grand comm'çà.

MATHIEU.

Hé bien, tu me trouves assez grand, tu me trouves assez fort, je me trouve assez amoureux; je ne vois pas qui peut nous empêcher de nous marier.

MADELEINE.

Qui, mon ami? ma mère.

MATHIEU.

Ta mère ! Elle s'oppose à notre mariage ?

MADELEINE.

Ah ! mon dieu, oui. Tu ne sais donc pas le malheur qui m'est arrivé ?

MATHIEU.

Quel malheur ?

MADELEINE.

Monsieur Tranquille est à Liége.

MATHIEU.

Hé bien, après ?

MADELEINE.

Il est venu nous voir ; il m'a trouvée charmante.

MATHIEU.

Comment, il t'a trouvée charmante !

MADELEINE.

Charmante, mon ami. Il l'a dit à moi, à ma mère, et lui a fait entendre qu'il était riche, garçon....

MATHIEU.

Je devine. Ta mère préfère un riche propriétaire au fils d'un maître mineur.

MADELEINE.

Oui ; mais en revanche la fille préfère le fils du maître mineur au riche propriétaire.

MATHIEU.

Si on allait te forcer.

MADELEINE.

Ah ! rassure-toi, jamais je n'aurai d'autre époux que toi.

MATHIEU.

Malgré tes parens !

MADELEINE.

Malgré tout l'monde.... Adieu, mon petit Mathieu.

MATHIEU.

Comment ! tu me quittes déjà ?

MADELEINE.

Ne faut-il pas que j'aille donner un coup d'œil au souper de ton père.

Duo *du Roi et le Fermier.*

MATHIEU.

Un instant.

MADELEINE,

On m'attend.

MATHIEU.

Un instant.

MADELEINE.

On m'attend.

Ensemble.

MATHIEU.

Loin de toi,
Ah ! quel chagrin pour moi.

MADELEINE.

Attends moi,
Je reviens près de toi.

MATHIEU.

Ma douleur sera moins amère,
Puisque tu n'sois pas de ce lieu ;
Ah ! ne quitte jamais Mathieu,
Que pour t'occuper de son père.

MADELEINE.

Suspends cette douleur amère,
Je n' m'éloigne pas de ce lieu,
Je ne te quitte, cher Mathieu,
Que pour m'occuper de ton père.

ensemble.

MATHIEU.

Un moment
Seulement,
Seulement,
Un moment,
Ah ! ne soi
Qu'un moment loin de moi.

MADELEINE.

On m'attend,
Quel tourment !
Quel tourment !
On m'attend.
Attends-moi,
Je reviens près de toi.

MATHIEU.

Un baiser.

MADELEINE.

Non, va-t-eu.

MATHIEU.

Un baiser.

MADELEINE.

On m'attend. (*Elle sort.*)

SCENE III.

MATHIEU, *seul.*

Jolie petite fille.... Comme je l'aime! Oh! je veux qu'elle soit aussi heureuse que ma mère. Bonne mère!... Elle aime tant son mari, son fils.... Ah! celle-là mérite bien son bonheur. (*on frappe*). Hein!.... J'ai cru qu'on frappait.

Air *de Primerose.*

Je vais atteindre mes quinze ans,
Et je veux me mettre en ménage;
Mais j'sais que des soins complaisans,
Font le bonheur du mariage,
Je ne s'rai pas pris en défaut;
Plus d'un modèle à mes yeux brille;
Toutes les vertus qu'il me faut,
Je les trouve dans ma famille.

SCENE IV.

MATHIEU, TRANQUILLE, *frappant un peu plus fort.*

MATHIEU.

Je ne m'étais pas trompé.... Qui est là?

TRANQUILLE, *en dehors.*

Moi.

MATHIEU.

Qui, vous?

TRANQUILLE.

Tranquille.

MATHIEU.

Ah! c'est M. Tranquille; on y va. (*il ouvre*).

TRANQUILLE, *entrant.*

Bon soir, petit.

MATHIEU.

Petit! Je ne sais pas ce que ces gens-là ont dans la vue aujourd'hui.... petit!

TRANQUILLE.

Votre père est-il là?

MATHIEU.

Il est à la houillière Beaujonc.

TRANQUILLE.

Diantre! il travaille tard aujourd'hui.

MATHIEU.

Oh! très-tard.

TRANQUILLE.

Ça me contrarie.

MATHIEU.

J'en suis bien fâché.

TRANQUILLE.

Mais c'est égal, je vais l'attendre.

MATHIEU, *avec humeur.*

Il ne rentrera peut-être pas d'une heure, de deux, de trois.....

TRANQUILLE.

J'ai le temps.... D'ailleurs, il faut que je lui parle avant mon départ.

MATHIEU.

Et vous partez....?

TRANQUILLE.

Dans quinze jours..... Donne-moi une chaise.

MATHIEU, *lui donne une chaise.*

En ce cas là, vous n'êtes pas si pressé.

TRANQUILLE.

Au contraire, je le suis beaucoup.

MATHIEU.

On ne le dirait pas.

TRANQUILLE.

Et j'ai une affaire importante à traiter avec ton père.

MATHIEU.

Quelqu'achat de charbon?

TRANQUILLE.

Mieux que cela ; je vais devenir un citoyen de Liége.

MATHIEU.

Vous.

TRANQUILLE.

Oui, je m'ennuie de vivre comme un ours.

MATHIEU.

C'est une façon de vivre qui n'est pas aimable.

TRANQUILLE.

Voilà tout à l'heure trente ans que je suis dans le charbon ; j'ai envie de m'en retirer et de faire le bonheur d'une jeune fille.

MATHIEU.

Le bonheur d'une jeune fille! Pas possible!

TRANQUILLE.

D'une jeune personne que tu connais, même.

MATHIEU.

Madeleine Bertrand, peut-être?

TRANQUILLE.

Justement.

MATHIEU.

Ça ne se pourra pas; elle est vive, étourdie, espiègle; vous êtes froid, triste, sérieux.

TRANQUILLE.

Il faut qu'un mari soit raisonnable.

MATHIEU.

Elle a peur que vous ne le soyez trop pour elle.

AIR : *Du petit mot pour rire.*

Madeleine aime la gaîté ;
C'est son plaisir, c'est sa santé:
Aussi vient-ell' de m'dire
Qu'une fois son époux, hélas!
Elle craint que vous n'ayiez pas
Le petit mot (*ter*) pour rire.

TRANQUILLE, *sérieusement.*

Même air.

Je ne suis pas un jeune fou,
Qui saute à se casser le cou ;
Mais je puis te le dire,
Malgré mes soixante printemps,
Je trouve encor de temps en temps
Un petit mot (*ter*) pour rire.

MATHIEU.

Je crois que votre gaîté n'est pas longue.

TRANQUILLE.

Va, va, quand je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni inquiétude, ce qui ne m'est pas encore arrivé, je suis d'une folie! demande à ton père;.... il m'a connu petit polisson.

MATHIEU.

Vous êtes bien grandi depuis ce temps-là.

TRANQUILLE.

Il y a de ça trente-huit ans qu'il s'est trouvé à une fête que nous donnions chez nous; demande-lui comme j'étais aimable à cette époque là.

MATHIEU.

C'est bien dommage que Madeleine n'ait pu vous voir dans ce temps-là, çà l'aurait bien fait revenir sur votre compte.

TRANQUILLE.

Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas invitée; je ne la connaissais pas.

MATHIEU.

Je le crois sans peine.

SCENE V.

MATHIEU, TRANQUILLE, Mme. HUBERT, *un paquet sous le bras.*

MATHIEU.

Eh! voilà ma mère. (*Il l'embrasse*).

LA MERE.

Bonsoir, Mathieu.... Vot' servante, M. Tranquille.

TRANQUILLE.

Madame, j'ai....

LA MÈRE, *à son fils.*

Tiens, pose ça là.

TRANQUILLE.

Quelqu'emplette?

LA MÈRE.

Un habit pour ton père et une veste pour toi.

MATHIEU.

Toujours des cadeaux.

TRANQUILLE.

C'est fort bien de penser à sa famille, madame Hubert.

LA MÈRE.

Air : *Dès l'instant qu'on nous mit en ménage.*

Comment n'pas m'occuper sans cesse
D'ceux qui prennent soin de mes jours?
Qui, par leurs travaux, leur tendresse,
Savent en embellir le cours.
Si mon fils (*bis.*) ainsi que son père,
Chaque matin m'quittent par devoir,
Avec tous deux dans not' chaumière,
Le plaisir rentre chaque soir.

Ensemble.

MATHIEU.

Ton enfant (*bis*) ainsi que son père
De toi s'éloignent par devoir;
Mais avec eux dans not' chaumière
Le plaisir rentre chaque soir.

TRANQUILLE.

Cela m'émeut à un point.

LA MÈRE.

Et le souper.

MATHIEU.

Madeleine y veille.

TRANQUILLE.

A propos de Madeleine, puisque votre mari n'est pas encore rentré, il faut que je vous demande des renseignemens.

LA MÈRE.

Sur Madeleine?... Adressez-vous à Mathieu, il vous dira que c'est la fille la plus jolie, la plus aimable, la plus sage.

MATHIEU.

Oh! certes pour la sagesse je vous en réponds.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Ici chacun la guette,
Pour lui parler d'amour;
Mais, plus sag' que coquette,
Elle m'dit chaque jour :
N'ai' pas d'humeur jalouse,
J'ten donne ici ma foi;
N'importe qui j'épouse,
Je n'aimerai que toi.

TRANQUILLE.

Comment ! comment !

MATHIEU.

Même air.

Le Dimanch' pour la danse
Chacun vient la prier;
Mais, pour chaqu' contredanse,
Je suis son cavalier;
Elle me dit : jalouse
De ne plaire qu'à moi,
N'importe ma épouse,
Je n' dans'rai qu'avec toi.

TRANQUILLE.

Comment! ma femme ne danserait qu'avec toi.

LA MÈRE.

N'y prenez pas garde.... Enfantillage.

MATHIEU.

Enfantillage, ma mère !... Oh ! que non.

SCENE VI.

Les Mêmes, la Mère BERTRAND.

MÈRE BERTRAND.

Bonsoir, mère Hubert.

MÈRE HUBERT.

Bonsoir, voisine.

MATHIEU, *avec empressement.*

Bonsoir, madame Bertrand; comment çà va ?.... Asseyez-vous donc.

TRANQUILLE.

Comme il est honnête ce petit drôle.

Mme. BERTRAND.

Je ne vois pas Madeleine.

MÈRE HUBERT.

Elle est à la cuisine.

Mme. BERTRAND.

Je viens la chercher.

MATHIEU.

Comment ça, madame Bertrand ?

Mme. BERTRAND.

Son père va revenir de la houillière; j'avons un gigot superbe pour souper, et j'voulons qu'elle en mange sa part.

MÈRE HUBERT.

C'est naturel.

MATHIEU.

Quoi! Madeleine ne souperait pas avec nous?

MERE HUBERT.

Qu'est-ce que ça te fait, à toi?

Mme. BERTRAND.

Ah! je sais bien ce que cela lui fait.

TRANQUILLE.

Et moi donc, à qui il a eu la hardiesse d'avouer son amour.

Mme. BERTRAND.

Air : *Colinette au bois s'en alla.*

Vraiment, ce n'est pas d'aujourd'hui
Que j'ons à me plaindre de lui!

MATHIEU.

A vous plaindre de moi,
Dites-moi donc en quoi?

Mère HUBERT.

Qui peut donc ainsi vous fâcher?
Qu'avez-vous à lui reprocher?

Mme. BERTRAND.

A ma fill' chaque jour
Votre fils fait la cour.

MATHIEU.

Certes, je ne m'en cache pas,
Madeleine, par ses appas,
Me plaît, me lutine;
Quand on s'emport'ra,
Quand on crîra,
Qu'on me blâm'ra
Et qu'on se fâchera,
Gny a pas de mal à ça,
Ma voisine,
Gny a pas de mal à ça.

Mme. BERTRAND.

Si fait, Monsieur, il y a du mal quand les parens ont d'autres vues.

MERE HUBERT.

Comment! est-ce que vous voulez déjà marier votre fille?

Mme. BERTRAND.

C'est arrêté.

MERE HUBERT.

Et vous la donnez....?

Mme. BERTRAND.

A Monsieur Tranquille.

TRANQUILLE.

A moi.

MATHIEU.

Pourquoi faire?

TRANQUILLE.

Pour l'épouser, peut-être.

MATHIEU.

Ce n'est pas sûr.

Mme. BERTRAND.

C'est très-sûr, au contraire.

Air : *Vive une femme de tête !* (du major Palmer.)

Tout' entrepris' serait vaine,
Son père l'a résolu;
Pour le bien de Madeleine,
Ce mariage est conclu.

Mère HUBERT.

A mon fils j'pensions d'avance
Pouvoir l'unir quelque jour;
Je vois que cette espérance
Est détruite sans retour.

Mme. BERTRAND.

Ah! croyez q'si je vous refuse,
J'ai des engag'mens sacrés.

Mère HUBERT.

N'craignez pas que j'vous accuse;
Faites comm' vous l'entendrez.

MATHIEU.

Vous m'abandonnez, ma mère!

Mère HUBERT.

Que faire? mon pauvre enfant!

MATHIEU.

J'n'ai plus d'espoir qu'en mon père!

TRANQUILLE.

Enfin je suis triomphant.

Mme. BERTRAND.

Ah ! pardon, si je m'entête ;
La raison m'oblige à ça.

TRANQUILLE.

D'la mère j'ai fait la conquête,
Et la fille m'épousera.

Ensemble.

MATHIEU.

Le beau mari qu'elle aura !

Mme. BERTRAND.

Allons nous occuper d'ça.

Mère HUBERT.

Va le temps te calmera.

Mme. BERTRAND.

Madeleine, Madeleine.

SCÈNE VII.

Les Mêmes ; MADELEINE.

MADELEINE.

Me voilà, ma mère.

Mme. BERTRAND.

Allons, laisse-là ton tablier, et viens souper à la maison.

MADELEINE.

A la maison, ma mère.

Mme. BERTRAND.

Sans doute. Ton père va rentrer, et il a bien des choses à te dire.... Pardon, voisine, mais il faut songer un peu à ses intérêts, et l'on n'a pas tous les jours sous sa main un marchand de charbon pour le faire épouser à sa fille.... Sans rancune !

MÈRE HUBERT.

Du tout, voisine.

Mme. BERTRAND.

Allons, dites adieu à toute la compagnie.

MADELEINE.

Bon soir, Mathieu.

MATHIEU.

Bon soir, Madeleine.

Mme. BERTRAND.

Allez donc embrasser Mme. Hubert.

MADELEINE, *allant embrasser Mathieu.*

J'y vais.

MATHIEU, *l'embrasse.*

De tout mon cœur.

Mme. BERTRAND.

Eh bien ! mademoiselle.

TRANQUILLE.

Laissez les faire.... J'aurai mon tour ; au revoir Mme. Bertrand.

MATHIEU.

C'est toujours autant de pris.

SCÈNE VIII.

Mère HUBERT, MATHIEU, TRANQUILLE.

MÈRE HUBERT.

Allons, mon enfant, ne t'afflige pas, ton père va revenir ; tu sais qu'il n'aime pas la tristesse ; aide moi à mettre la table; là, là, près du feu,... Ce pauvre homme aura froid,

MATHIEU, *poussant Tranquille.*

Dérangez-vous donc que je mette un cotteret.

TRANQUILLE.

Là, là, ce n'est pas la peine de me déranger.

MÈRE HUBERT.

Mathieu, un couvert de plus, M. Tranquille soupera avec nous.

TRANQUILLE.

Un autre soir.... je ne pourrais pas accepter, mais aujourd'hui c'est différent, je n'y vois pas d'obstacles.

MÈRE HUBERT.

Vous causerez avec mon mari le verre à la main, ça lui fera plaisir.

TRANQUILLE.

A propos de verre, avez-vous toujours de ce petit vin du Rhin que j'ai bu l'année dernière chez vous ?

MATHIEU, *avec humeur.*

Oh ! mon dieu ! il ne nous en reste plus.

MÈRE HUBERT.

Qu'est-ce que tu dis ?.. Nous en avons encore cinquante bouteilles là... dans le petit buffet. Vas-en chercher une.

MATHIEU.

C'est ça... Celui que je lui verserai ne lui fera pas de mal.

(On entend chanter.)

MÈRE HUBERT.

Voilà Hubert !

MATHIEU.

Voici mon père.

DEUX ENFANS, *entrant en accourant.*

Voilà papa.

SCENE IX.

Les Mêmes, HUBERT.

HUBERT.

AIR : *Turlurette.*

Quand on sort de travailler,
Quel bonheur de s'écrier,
En regagnant sa retraite,
Turlurette ! turlurette !
Ma journée est faite.

Bonsoir, femme.

Deuxième couplet.

Quand, dans mes bras caressans,
Je press' ma femm', mes enfans,
Avec plaisir je répète :
Turlurette ! turlurette !
Ma journée est faite.

TRANQUILLE.

Toujours gai, chantant.

HUBERT.

C'est la bonne manière de prouver qu'on est heureux.

TRANQUILLE.

Il paraît que vous l'êtes toujours, car vous chantez sans cesse.

MÈRE HUBERT, *à Mathieu.*

Et la bouteille ?

MATHIEU.

Elle arrivera toujours assez tôt. (*Il sort.*)

HUBERT.

J'ai du courage, de la santé, un tendre fils, une bonne femme, que faut-il de plus ?

TRANQUILLE.

Rien... C'est tout ce que je voudrais avoir et sur quoi j'ai un conseil à vous demander.

HUBERT.

Un conseil ? il est tout simple ; prenez une femme et ayez un enfant.

TRANQUILLE.

Qui vous dit que mon fils sera tendre et que ma femme sera bonne ?

HUBERT.

Il faut un peu compter sur son bonheur.

TRANQUILLE.

Si j'étais sûr d'avoir le vôtre ?

HUBERT.

Le mien ! il est facile à se procurer.

AIR *de Lantara.*

Le travail ne me coûte guère,
Aux mines j'passe tout le jour ;
Je suis sûr que ma ménagère,
Par ses vœux hâte mon retour.
En arrivant ici la gaîté brille,
Car le ciel, toujours bienfaisant,
Fit du bonheur d'embrasser sa famille
L'premier plaisir de l'artisan.

TRANQUILLE.

Et vous avez laissé la houillère en bon état ?

HUBERT.

Oui, oui, les ouvriers travaillent encore; nous avons eu peur un instant.

TRANQUILLE.

Peur ! et de quoi donc ?

HUBERT.

De la crüe des grandes eaux, qui nous aurait empêché de continuer, morbleu !

TRANQUILLE.

C'est dommage, car ça vous auroit fait perdre du temps.

HUBERT.

Et qui sait ? Il s'en serait peut être suivi une inondation.

MÈRE HUBERT.

Une inondation.

TRANQUILLE.

Voyez-vous ça.

HUBERT.

Mais je crois le danger passé, sans cela vous ne me verriez pas ici... Ah ! ça femme, j'ai grand appétit.

MÈRE HUBERT.

Dans l'instant le soupé sera sur la table. (*Elle sort.*)

HUBERT.

Tant mieux, car j'ai une faim... Buvons un coup en attendant .. Mathieu...

MATHIEU, *apportant une bouteille.*

Me voici.

HUBERT.

Avec la bouteille : Il est d'une intelligence, ce garçon là... Diable ! mais c'est du cachet vert !

TRANQUILLE.

De celui qui, l'an dernier, a manqué me faire perdre l'équilibre. Je le connais... il est bon... très-bon.

HUBERT *après avoir débouché sa bouteille.*

AIR *du branle sans fin.*

Ma foi depuis ce matin,
Que j'travaille à la houillière,
J'avalerais bien un verre,
Un verre du vin du Rhin.

TRANQUILLE.

A la santé d'vos enfants.

HUBERT.

A l'objet qui vous enflamme;
Puissiez-vous vivre cent ans.

MATHIEU *à Tranquille.*

Pourvu que ce soit sans femme.

Ensemble.

HUBERT, MATHIEU.

Ma foi depuis ce matin, etc.

TRANQUILLE.

Ma foi depuis ce matin,
Qu'il travaille à la houillère,
Il aval'ra bien un verre,
Un verre du vin du Rhin. (*On entend du bruit.*)

HUBERT.

D'où vient ce bruit ?

TRANQUILLE, *assis à table.*

Ne vous dérangez pas, ce n'est sans-doute rien.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, UN MINEUR.

LE MINEUR.

Ah ! père Hubert, tout est perdu !

HUBERT.

Expliquez-vous ?

TRANQUILLE *buvant.*

Oui... expliquez-vous.

LE MINEUR.

La crue subite des eaux, un éboulement de terre, une inondation... C'en est fait de tous les ouvriers.

HUBERT.

Je vole à leur secours.

MATHIEU.

Père, je ne te quitte pas.

AIR *de Marianne.*

Puisque mes compagnons fidèles,
Sont tous sur le point de périr,
Le ciel va me donner des ailes,
Pour m'aider à les secourir,
N'hésitons pas,
Et de ce pas.
Doublons d'adresse,
Et surtout de vitesse;
Le danger presse,
Point de faiblesse,
Fait's-moi, grands dieux!
Sauver ces malheureux.
Dans la route que je vais suivre,
Du destin je brave les coups,
Et je prétends les sauver tous,
Ou ne pas leur survivre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

TRANQUILLE, *seul.*

Le petit aussi! mon Dieu! mon Dieu! quel triste évènement.

SCENE XI.

Le Même, Mère HUBERT, *apportant la soupe.*

MÈRE HUBERT.

Eh bien! voilà la soupe... Où sont-ils donc? Ils étoient si pressés de manger.

TRANQUILLE.

Ils sont retournés...

MÈRE HUBERT.

A la houillière?

TRANQUILLE.

On est venu leur annoncer un accident...

MÈRE HUBERT.

Un accident!

SCENE XII.

Les Mêmes, Mère BERTRAND, MADELEINE, Femmes de Mineurs, Paysans.

MÈRE BERTRAND.

Ah ! mère Hubert, nous sommes perdus.

MÈRE HUBERT.

Qu'y a-t-il ?

MÈRE BERTRAND.

Le malheur qu'on redoutait est arrivé.

MÈRE HUBERT.

Quoi.

MÈRE BERTRAND.

Une inondation.

TRANQUILLE.

C'est ça. Je cherchais le mot.

MÈRE BERTRAND.

Les ouvriers ont été surpris par la crue des eaux.

MÈRE HUBERT.

O ciel !

MADELEINE.

Et mon père qui n'est pas revenu.

MÈRE HUBERT.

Où est Hubert... où est mon fils... où sont-ils ?

TRANQUILLE.

Ils sont allés porter des secours à leurs camarades.

MÈRE HUBERT.

Des secours ! Ah ! courons les rejoindre, les aider ; venez, venez.

Chœur de Raoul de Créqui.

(Ici on entend la cloche d'allarme des mineurs, qui acccompagne le chœur et sonne jusqu'à la fin de l'acte.)

Oui, nous y courons, oui, nous y courons,
Nous les sauverons, nous les sauverons ;
Oui, du fond des abîmes,
Nous r'tir'rons ces victimes ;
Nous irons au fond des abîmes ;
Sauver ces malheureuses victimes,
Oui, dans ces profondes, profondes abîmes,
Pour les sauver, courons de c' pas,
Nous braverons le trépas, *(bis)*
Oui, le trépas. *(bis)*

(*Elles sortent précipitamment.*)

SCENE XIII.

TRANQUILLE, *seul.*

(*Il allume sa lanterne et souffle la chandelle.*)

Ils les sauveront... oui, ils les sauveront. (*Il sort.*)

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME.

(La nuit est censée écoulée dans l'entre-acte.)

SCENE PREMIÈRE.

MADELEINE, *seule.*

Quelle nuit ! quelle affreuse nuit ! plus de doute que mon père ne soit du nombre des malheureux enfouis dans la houillière. Et ce pauvre Mathieu, à son âge ! s'exposer ainsi... et volontairement encore !

AIR : *Pauvre petit.*

Hélas ! et mon père et Mathieu
Sont ensev'lis dans le mêm'lieu.
O destinée affreuse ! (*bis.*)
Je frémis dans l'même moment
Pour mon père et pour mon amant.
Ah ! oui, (4 *fois.*)
Je suis bien malheureuse.

O dieu ! voici la mère Hubert, comme elle a l'air abattu.

SCENE II.

MADELEINE, Mère HUBERT.

MADELEINE.

Eh ben ! mère Hubert !

MÈRE HUBERT, *pleurant.*

Ah ! ma bonne Madeleine embrasse-moi, tu n'as plus de père ; je n'ai plus d'époux, plus d'enfant.

MADELEINE.

Ah ! mon dieu !

MERE HUBERT.

J'en ai la triste certitude, je viens de rencontrer un des mineurs échappé hier soir, qui m'a donné sur Mathieu et sur mon mari, des détails... Pauvre cher homme, ah ! ce n'est pas leur faute s'il ne s'est pas sauvé.

AIR : *Tout comme a fait son père.*

Chacun voulait qu'dans le panier
Mon mari prît une place.
Non, dit-il, j'vous rends grâce,
D'ici, je n'sors que le dernier.
Chacun insiste;
Hubert persiste.
Plus on insiste,
Plus mon mari persiste.

Voilà que mon fils qui l'entend,
Du panier saute lestement;
Et dans ses bras, en se jettant gaîment,
Il leur jure de faire
Comme fera son père.

MADELEINE.

A son âge, tant de dévouement!

MERE HUBERT.

Du dévouement! du dévouement! il y en a partout. Le zèle ne se rallentit pas, mais les espérances s'éteignent. On a déjà creusé 120 toises pour arriver jusqu'à eux, et rien ne fait espérer de les rencontrer encore.

MADELEINE.

Quelle désolation!

MERE HUBERT.

Elle est à son comble. Il faut entendre les cris, les gémissemens de ceux qui tremblent pour un époux, un père, un enfant. Je viens de faire dire aux femmes de ces malheureux ouvriers, de se rendre ici. Cette maison est la plus proche de l'entrée du bure, et si nous ne pouvons leur apporter des secours, du moins serons-nous plus à portée d'apprendre des nouvelles de ceux qui nous intéressent.

MADELEINE.

Je les entends!

SECENE III.

Les Mêmes, Mère BERTRAND, Femmes de Mineurs.

CHOEUR.

AIR : *A leurs complots prêtons l'oreille.* (du Petit Fifre.)

Du bon Hubert, l'cœur charitable
S'est dévoné pour nos époux.
Sur ce malheur qui nous accable,
Nous venons pleurer avec vous. (*ter*)

Mère BERTRAND.

Plus de salut, plus d'espérance,
Hélas! nos époux sont perdus. (*bis*)

Mère HUBERT.

Du ciel implorons l'assistance;
Attendons tout d'la Providence,
Peut-être ils nous seront rendus. (*bis*)

CHOEUR.

Du bon Hubert, etc.

MERE BERTRAND.

Le brave homme! sacrifier sa vie pour sauver celle de ses malheureux compagnons. Ah! si jamais nos époux ont le bonheur d'échapper à ce danger, ils le devront à son courage.

MADELEINE.

A sa présence d'esprit.

MERE BERTRAND.

A son dévouement..... Dites donc, Madame Hubert?

MERE HUBERT.

Quoi, Madame Bertrand.

MERE BERTRAND.

Il me semble qu'hier, en emmenant ma fille, je me suis un peu emportée.

MERE HUBERT.

Vous? pas du tout.

MERE BERTRAND.

J'espère que vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas?

MERE HUBERT.

Vous en vouloir, pourquoi?

MÈRE BERTRAND.

AIR : *Que m'importe ma liberté?*

Nous subissons le même sort,
Dans cette triste circonstance;
Avec vous, si j'avons eu tort,
C'est le moment de l'indulgence.
Tenez, voisin', je sentons là
Qu'il faut qu'tout' querelle finisse.
Si l'intérêt nous sépara,
Que le malheur nous réunisse.

ENSEMBLE.

Si l'intérêt nous sépara, etc.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, Un MINEUR.

LE MINEUR.

Allons, allons, mes amis, ne vous désespérez pas.

MERE HUBERT.

Y a-t-il quelques nouvelles?

MERE BERTRAND.

Les entend-on.

LE MINEUR.

On travaille sans relâche, et d'ici vous devez l'entendre. Il y a plus de dix mille hommes de toutes les classes, de tous les états, qui se relayent et qui se disputent à qui travaillera davantage; le Préfet, le Maire, les officiers, les négocians, tout ça est confondu pêle mêle.

AIR : *Vaudeville du Maréchal.*

Plus d'étiquettes, plus de rangs.
Les bourgeois et les artisans;
Les magistrats, par leur présence;
Le préfet et le général,

Chacun, avec un zèle égal;
S'occupe de leur délivrance.
Espérez,
Attendez,
Reprenez
Bon courage,
Tout l'monde a la main à l'ouvrage.

MERE HUBERT.

Au moins, si nous pouvions vous suivre.

LE MINEUR.

Impossible! Restez pour les attendre, pour les soigner à l'instant où ils reverront le jour, et comptez sur moi dès qu'il y aura le moindre espoir nouveau. (*Il sort*).

MERE HUBERT.

Ce brave Lambert! il m'a mis du beaume dans le sang; espérons, mes amis, espérons.

SCÈNE V.

Les Mêmes, excepté le Mineur.

(Ici commence la ritournelle. On entend derrière le Théâtre les coups de pioche des travailleurs.)

MERE HUBERT.

Ciel! les entendez-vous?

Chœur du troisième acte de Camille.

Ciel! protecteur des malheureux!
Ah! prends pitié de nos allarmes!
Sur nos époux jette les yeux;
Que ta bonté sèche nos larmes!
Exauce, exauce, exaece nos vœux;
Ciel! protecteur des malheureux!
Que ta bonté sèche nos larmes!
Sèche nos larmes! (*bis*)

Mère HUBERT.
Ecoutons, écoutons bien.

CHOEUR, *derrière le théâtre.*
Courage!

Mère HUBERT.
Entendez-vous? entendez-vous?

CHOEUR.
Courage!

Mère HUBERT.
Si c'était!... plus de bruit! ils cessent leurs coups!

CHOEUR, *plus fort.*
Courage!

Mère HUBERT.
Les voici les voici!

CHOEUR.

Encor quelques momens! et nous les sauvons tous.

Mère HUBERT.

Ah! rendez-moi mon fils! ah! sauvez mon époux!

Toutes les Femmes.

Oui, sauvez nos époux! (*bis*)

Toutes les femmes à genoux.

Ciel! protecteur, etc.

SCENE VI.

Les Mêmes, MATHIEU.

MATHIEU, *dans la coulisse.*

Ma mère! ma mère!

MADELEINE.

C'est la voix de Mathieu! (*Il entre*).

MERE HUBERT.

Mon fils! (*Ils s'embrassent*).

MATHIEU, *d'une voix étouffée.*

Je te revois....

MERE HUBERT.

Ton père!

MERE BERTRAND.

Mon mari!

MATHIEU.

Il est sauvé! Ils le sont tous!

TOUS.

Tous!

MATHIEU.

Tous! grâce à mon père, que je n'ai pas quitté d'un instant.

MERE BERTRAND.

Air : *La Nature.*

Dans cet âge où, sans y songer,
Nous tenons si fort à la vie, (*bis.*)
Jeune enfant! quelle noble envie
Te fit partager ce danger!
Sans le moindre murmure
Ton jeun' cœur s'exposa;
Ah! ce dévoûment là,
Qui donc te l'inspira?

MATHIEU.

La Nature. (*bis*)

MATHIEU.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Un soldat voit-il enlever
Son chef par un' force ennemie?
S'il ne parvient à le sauver,
A ses côtés il perd la vie ;
Et, quaud un trépas déchirant
Menace une tête si chère,
Il est tout simple qu'un enfant
Expire à côté de son père.

(*On entend dans la coulisse*) : Les voilà ! les voilà !

SCENE VII.

Les Mêmes, Mineurs, Paysans.

CHOEUR.

Heureux moment ! ah ! quel bonheur extrême!
Chacun ici revoit l'objet qu'il aime.

Mère BERTRAND.

Comment ! c'est toi ?

BERTRAND.

Embrasse-moi.
Sur mon sein je te presse!

CHOEUR *de Femmes.*

Sans s'arrêter,
Faisons éclater
Notre vive allégresse!

CHOEUR *de Mineurs.*

Chantons en chœur
Notre libérateur !

SCENE VIII.

Les Mêmes, HUBERT *soutenu par le Maire et par un Ingénieur des mines.*

TOUS LES MINEURS.

Vive Hnbert ! vive Hubert !

HUBERT *faiblement.*

Ne craignez plus pour personne. Je suis sorti le dernier.

MÈRE HUBERT.

Ah ! mon ami, quels dangers tu as courus.

HUBERT.

Quel bonheur je viens d'éprouver !

BERTRAND.

Femme, c'est à Hubert que tu dois ton mari, sans lui, sans son sang-froid, sa prudence, c'en était fait de nous tous!

LE MAIRE.

Oui, c'est à Hubert que vous devez tous la vie.

TOUTES LES FEMMES.

Ah! père Hubert.

MÈRE HUBERT.

Je crois qu'en vérité je t'aime encore davantage.

MATHIEU.

Ah! ma mère, si vous aviez vu le désespoir, les larmes de tous ces braves gens, le courage et l'intrépidité de mon père, vous n'auriez pu vous empêcher de l'admirer!

MÈRE HUBERT.

Le péril était donc bien grand?

HUBERT.

Notre retour est un miracle.

AIR : *Voyage qui voudra.*

Figurez-vous, dans la houillère,
Près de deux cents infortunés,
Se voyant sans pain, sans lumière,
D'avance à la mort condamnés.
La faim qui les tourmente,
A chaque instant augmente,
Ils ne peuvent sortir,
Et vont mourir!
De cette scène déchirante
Envisageant toute l'horreur:
L'excès du malheur
Accroît leur stupeur,
Enfin la frayeur
A glacé leur cœur.

Je les appelle, je les réunis; la pioche à la main, je les encoucourage par l'exemple; nous creusons la terre trempée de nos sueurs, sans lumière; je m'oriente; un heureux hasard me guide et me fait diriger nos travaux vers la houillère de Mamonster, seul endroit par où l'on peut venir à notre secours; le danger semble accroître nos forces; mais bientôt chacun pense à sa femme, à ses enfans, à tout ce qui lui est cher. Le désespoir s'empare d'eux; nous écoutons, rien...rien...les malheureux jettent leurs outils, ils refusent de travailler; ils invoquent la mort, ils sont prêts à se la donner... La voix d'un enfant les ranime, leur inspire un nouveau courage; ils se relèvent, creusent la terre, la déchirent! Un léger bruit se fait entendre; il approche, on répond à nos coups!.... Nous sommes sauvés, m'écriai-je! Mes amis, nous sommes sauvés!

TOUS.

Hommage (*bis.*)
A not' libérateur !

HUBERT.

Mes amis, vous oubliez celui qui est venu le premier à notre secours.

Air : *Il marche à l'immortalité.*

Notre magistrat respectable
Est bien digne de notre amour;
Grâce à son courage admirable,
Aujourd'hui nous r'voyons le jour.
Que par un éclatant hommage,
Chez nous son nom soit respecté ;
Que, dans tous les cœurs, d'âge en âge
Il trouve l'immortalité !

LE MAIRE.

Brave et digne Hubert! interprète de tous les habitans, je viens en leur nom vous porter le tribut de l'admiration publique. Heureux les magistrats qui ont souvent de pareilles missions à remplir ! Plus heureux encore les hommes qui en sont l'objet. Hubert! ce jour place votre nom à côté de ceux que la reconnaissance a gravés dans nos cœurs!

HUBERT.

Si j'avais abandonné mes ouvriers, je n'aurais jamais osé voir le jour.

Air *de la Sentinelle.*

Quand le péril réclame son secours,
Doublant de zèle et de force et d'audace,
Un bon Français doit exposer ses jours,
Pour sauver ceux que le danger menace.
Humanité ! tes saintes loix,
Seront la règle de ma vie ;
Et, toujours docile à ta voix,
Je saurai servir à la fois
Mon cœur, mon prince et ma patrie.

LE MAIRE.

Un dévouement aussi sublime, honore à la fois votre cœur et votre courage ; le Souverain qui nous gouverne, se connaît trop en belles actions, pour laisser celle-ci sans récompense : sa munificence, sa justice s'étendront sur vous, sur votre famille, et la décoration des braves va devenir le prix de votre dévouement.

MERE HUBERT.

La croix de la Légion-d'Honneur !

HUBERT.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Cette honorable récompense
Est au-dessus de mes travaux ;
Elle est le prix de la vaillance,
Et le salaire des héros.

Mère HUBERT.

Ah ! malgré cette modestie,
Tu mérites ce noble prix:
A vingt Français sauver la vie,
C'est l'ôter à cent ennemis.

LE MAIRE.

Mes amis, vous n'êtes pas les seuls qui réclamiez ma présence ; d'autre malheureux ont aussi besoin de mes secours, et dans le danger un père se doit également à tous ses enfans.

(*Le Maire sort, on le reconduit.*)

SCENE DERNIÈRE.

Les Mêmes, TRANQUILLE.

TRANQUILLE, *s'essuyant le front.*

J'étais sûr de les trouver ici...j'en étais sûr !...Eh bien ! comment ça va-t-il ?

HUBERT.

Vous le voyez !

TRANQUILLE.

Père Hubert, vous avez fait une belle action, je ne peux pas le cacher...Ah ! c'est beau. Eh ! voilà le père Bertrand, Jacques, Laurent, Nicolas.... J'en étais sûr ; vous rappelez-vous ce que je disais hier soir, ils les sauveront tous... Je voyais çà au zèle que chacun apportait...Je n'en ai pas douté d'une minute.

MATHIEU.

Oh ! vous devinez tout : je parie que vous avez deviné que j'épousais Madeleine.

TRANQUILLE.

Hem !

MÈRE BERTRAND.

J'en suis fâchée, Monsieur Tranquille; mais mon mari doit la vie au pére Hubert. S. M. a daigné récompenser le père, il est juste qu'à mon tour je récompense le fils.

MERE HUBERT.

Oui, mon mari aura la croix d'honneur.

TRANQUILLE.

Hé! ah!.. Ah! c'est beau, père Hubert. Voilà une belle journée pour vous. Ce que c'est pourtant; il aurait pu m'en arriver autant à moi... Je n'avais qu'à m'exposer... qu'à... Ah! mon Dieu, oui.

HUBERT.

Cela viendra peut-être.

TRANQUILLE.

Oh! je suis tranquille.

MERE BERTRAND,

Vous ne m'en voulez pas?

TRANQUILLE.

Du tout!

MERE HUBERT.

Eh! bien, en ce cas, vous allez vous réunir à nous, pour célébrer la délivrance de ces braves gens.

HUBERT.

Mathieu, le vin du Rhin, ne l'épargne pas.

MATHIEU.

Oui, mon père, je vais monter la cave.

LAMBERT.

On n'en saurait trop boire à la santé d'Hubert.

VAUDEVILLE.

AIR *du Vaudeville de Cruelle*.

LAMBERT.

Descendre à la voix de l'honneur
Jusqu'au fond des l'abîmes,
Pour sauver ceux qui du malheur
Allaient être victimes;
S'plonger vivant dans le tombeau,
Sans espoir qu'un trait aussi beau
Dans l'histoir' puiss' revivre,
C'est ce qu'a fait ce brave là...
Vous que l'danger réclamera,
Voilà, voilà
Un beau modèle à suivre.

Mme. BERTRAND.

Pour être heureux, mes chers enfans,
Dans votre p'tit ménage,
Faut qu'l homme ait des soins complaisans,
Qu'la femm' soit douce et sage;
Faut supporter tous ses défauts,
Faut s'partager plaisir et maux;
C'est l'moyen de bien vivre.
S'il vous manquait queuqu'chos' pour çà,
Veuez voir souvent c'couple là,
Voilà, voilà,
Un beau modèle à suivre.

MADELEINE.

D'puis trente ans qu'Paul est marié,
C'est la complaisanc' même :
Il n'a jamais contrarié
Les goûts de cell' qu'il aime;
Il sait, de plaisir et d'amour,
Lui parler cinq six fois par jour,
Et beaucoup mieux qu'un livre.
Lorsque l'hymen nous unira,
Souviens-toi de ce mari là,
Voilà, voilà,
Un beau modèle à suivre.

HUBERT.

Honneur au guerrier immortel,
Qui règne sur la France,
Et dont le regard paternel
Sourit à l'indigence.
Honneur au fils chéri de Mars;
Dont le Trône, appui des beaux arts,
Partout les fait revivre.
Prince, que le sort appela
A monter sur ce trône-là,
Voilà, voilà,
Un beau modèle à suivre.

Mère HUBERT.

De ce Monarque glorieux
Voyez l'auguste épouse,
D'un fils qui grandit sous ses yeux,
Sa tendresse est jalouse.
Elle sourit à ses élans,
Protège ses pas chancelans;
D'soins, d'amour, ell' s'énivre.
Mère que l'ciel favorisa,
Contemplez cette Reine-là,
Voilà, voilà,
Un beau modèle à suivre.

Quand nous r'traçons modestement
D'Goffin, le trait sublime,
C'est moins l'esprit et le talent,
Que l'cœur qui nous anime.
En souriant à ce tableau ;
Si l'un de vous criait bravo,
D'plaisir l'auteur s'rait ivre,
Et, fier d'cette indulgence là,
Il vous diroit imitez là ;
Voilà, voilà,
Un beau modèle à suivre.

FIN.

